



Hamdi MLIKA

**Mélika Ouelbani, *Wittgenstein et Kant. Le dicible et le connaissable.*
Cérès Editions, Tunis, 1996, 152 pages**

Le livre de Mme Ouelbani, Professeur à l'université de Tunis, Professeur associé à Paris 4, se compose d'une introduction et de deux grandes parties communicantes :

- (1) La première partie est consacrée à Wittgenstein (W), intitulée : Que puis-je dire ? Wittgenstein et la question du sens du *Tractatus* aux *Investigations philosophiques*, pp. 11-72
- (2) La deuxième est consacrée à Kant (K), intitulée : Que puis-je connaître ? Science et métaphysique chez Kant à partir de *La Critique de la Raison Pure*, pp. 73-152.

L'auteur associe donc Wittgenstein et Kant en considérant leur philosophie respective comme deux lignes parallèles (Mme Ouelbani refuse de les opposer et explique avec des arguments fort judicieux pourquoi) qui se développent séparément dans un espace certes non-euclidien, mais qui se rejoignent finalement autour de deux questions philosophiques fondamentales : Que puis-je dire ? Que puis-je connaître ? : « Les pensées des deux philosophes vont de pair » (p.7). L'auteur va plus loin encore affirmant que la pensée de Wittgenstein a dépassé celle de Kant « en l'englobant certes » : « Wittgenstein donne une solution appropriée au kantisme lui-même ». « En effet, les questions que la philosophie de Wittgenstein se pose sont les questions kantienne, prises bien sûr par un autre biais ; et les réponses wittgensteiniennes recourent, prolongent les réponses kantienne et en sont même une radicalisation... » (p.7).

C'est ce que Mme Ouelbani va essayer de démontrer dans ce beau mini livre. Nous pouvons dire qu'il se compose de deux longues dissertations qui ont été sans doute rédigées séparément dans le temps, car il est clair que l'ensemble du livre n'obéit pas à la même structure formelle : nous ne trouvons des sous-chapitres, par exemple, que dans la première partie consacrée à Wittgenstein. Cette partie qui ouvre le bal s'ouvre sur une courte introduction et un excellent premier chapitre sur la conception du sens dans le *Tractatus* {1}, où Mme Ouelbani analyse la structure de ce texte (une bible pour beaucoup) et les conditions sémantiques et logiques dans lesquelles sont posés les traits de la conception wittgensteinienne du sens ou de la signification (Frege nous a appris que ce sont deux choses différentes, bien sûr), pour étudier dans le chapitre {2} ses implications. « Le *Tractatus*, écrit Mme Ouelbani, est une recherche des limites, des frontières au-delà desquelles la pensée et le langage ne peuvent aller...(II) est donc une recherche sur les limites du dicible » (p. 29). Parmi les idées auxquelles aboutit le traité, l'auteur en cite deux : l'atomisme et l'extensionnalité. Sur la première idée,

Wittgenstein suit à la lettre l'analyse russellienne de la proposition atomique, alors que sur la deuxième, il s'inspire directement de Frege, c'est-à-dire de son idée de traiter les noms dans les termes d'une théorie objectuelle de la signification. « Cette première conception, nous dit Mme Ouelbani, était basée sur trois idées fondamentales: (1) L'atomisme logique et ses implications ; (2) Une conception du langage comme tableau de la réalité ; (3) Un certain dogmatisme faisant de la logique le seul langage pouvant exprimer la forme du réel, elle-même unique et faisant consister la description complète du monde dans un produit de propositions élémentaires...Wittgenstein devra donc renoncer à ces trois thèmes importants de sa philosophie » (p. 44).

Le chapitre {3} examine ce qui est convenu d'appeler la période transitoire qui va du *Tractatus* jusqu'aux *Investigations philosophiques*, pour mettre à nu les nouveaux éléments qui vont apparaître dans la conception du sens chez Wittgenstein, particulièrement le concept des formes de vie. Ce sera le contenu du chapitre {4}, où il s'agit de mettre en évidence le lien de continuité entre ces deux grands textes. La première partie s'achève sur une conclusion très intéressante où Mme Ouelbani insiste, quelle que soit la forme vers laquelle a évolué la conception de Wittgenstein, sur la place importante de la question du sens et du langage dans l'ensemble de sa philosophie de bout en bout. L'auteur évoque un point important: la relation à la fois de rupture et de continuité entre les deux textes. On comprend mieux cette question lorsqu'on s'aperçoit que Wittgenstein « voulait publier ce texte avec le *Tractatus* afin d'en faire ressortir ...« les contrastes ». » (p. 65).

Il y a donc une évolution dans le projet wittgensteinien, qui n'altère en rien sa structure, mais l'auteur parle en même temps des erreurs du *Tractatus* et essaie de les énumérer. D'abord le logicisme. « Cette première erreur en implique deux autres : l'atomisme et l'extensionnalisme, héritages russellien et fregéen » » (p. 65). Pour ma part, et suivant en cela Quine, je ne considère pas « l'extensionnalité » comme une erreur. « Ces distinctions permettent-elles de parler de deux philosophies chez Wittgenstein ? » (p. 66). Pour l'auteur il y a donc continuité, mais aussi erreurs. On est un peu dans la confusion, et on se demande pourquoi l'auteur ne parle pas plutôt en termes de nouveaux choix que d'anciennes erreurs.

L'atomisme est un choix aussi valable que la conception « moléculaire » du second Wittgenstein, ou le holisme de Quine. Il est vrai que le holisme présente des avantages par rapport aux autres, mais je trouve que le fait qu'elle parle de ces choix-là en termes d'erreurs sème un peu le trouble. L'atomisme logique est rejeté, mais le parallélisme entre la pluralité des langages et la réalité subsiste. On ne sait pas si Wittgenstein renonce à l'unicité d'un langage logique idéal qui décrit une structure multiforme de la réalité, ou bien s'il renonce à l'unicité de la structure de la réalité en faveur de la pluralité des formes de vie. L'auteur nous dit presque que Wittgenstein renonce à la deuxième option. « Nous sommes donc en présence d'un langage unifié bien qu'il soit composé de plusieurs jeux complets ». (p. 67). Là, Mme Ouelbani nous met face à face, tout en l'occultant, devant l'erreur monumentale de Wittgenstein, toutes ses facettes et ses phases évolutives confondues, à savoir son rejet de toute hiérarchie des langues et de tout concept de métalangage. Mais là n'est pas mon propos.

La deuxième partie consacrée à Kant autour de la question « Que puis-je connaître ? » commence par une introduction et un chapitre {1} qui présente et analyse la conception kantienne des mathématiques à travers la nature synthétique a priori de leurs jugements. « Les jugements mathématiques, écrit Mme Ouelbani, sont a priori, mais en même

temps intuitifs. Ce double caractère définit en fait ce qu'on entend par construction mathématique ». (p. 82) Par construction, l'auteur veut dire « une méthode qui consiste à présenter des concepts in concreto, mais en même temps et cependant a priori » (ibid.).

Le chapitre {2} examine le statut de tels jugements en physique, avant de les analyser en eux-mêmes dans le chapitre {3}. Cette analyse devrait aboutir tout naturellement à poser la question des rapports entre connaissance, métaphysique et dialectique chez Kant dans *La Critique de la Raison Pure* : c'est le contenu du chapitre {4}. « Or, écrite, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue sous peine de rater le projet kantien dans sa totalité, c'est que la métaphysique est une constante de la raison, qu'elle est naturelle à la raison...C'est ce qui fait le point de divergence entre la réflexion kantienne sur la métaphysique et celle d'un néo-positiviste » (p. 134). Par néo-positiviste, Mme Ouelbani ne vise pas Wittgenstein, bien sûr. Sans rentrer dans l'épineux sujet des pommes de Wittgenstein que les « positivistes-logiques » du Cercle de Vienne auraient dérobées, « Il faut dire que les deux (Kant et le néo-positiviste) s'accordaient jusqu'à la Dialectique transcendantale » (p.143). Mme Ouelbani conclut sur la spécificité de la théorie kantienne de la connaissance autour de la résolution de quelques paradoxes.

Le livre s'achève sur une belle conclusion générale où il s'agit de mettre en valeur les contributions de Kant et de Wittgenstein par rapport à la mise en question de la pensée métaphysique traditionnelle. « Il semble donc, écrit l'auteur, que la philosophie de Kant comme celle de Wittgenstein soient, en un sens, des philosophies des limites. Qu'est-ce que cette philosophie des limites ? » (p. 149-150). C'est en associant le concept typiquement wittgensteinien de limite à celui typiquement kantien de critique, que Mme Ouelbani voudrait esquisser une réponse à cette question, en l'occurrence arriver à déployer « une réflexion sur la possibilité du connaître, du penser et du dire, et donc de façon précise sur les délimitations du champ intéressant la connaissance et la pensée » (p.150).

L'idée substantielle du livre, qui consiste à mettre dans la même trame Kant et Wittgenstein, est une idée très séduisante, mais qui risque malheureusement d'occulter les formes d'opposition qui existent entre les deux philosophes. En outre, l'auteur exagère dans la description et la valorisation de la place qu'occupe Wittgenstein dans la philosophie contemporaine en général et dans la philosophie analytique en particulier, surtout dans ses rapports avec Russell. « Il faut se libérer de ces préjugés », écrit Mathieu Marion, dans son excellent *Wittgenstein, Introduction au Tractatus* (Paris, PUF, 2004, p. 21) : « L'influence de Russell sur le jeune Wittgenstein est sans égale – lui qui référera souvent à 'nos problèmes' (*Cambridge Letters*, Cambridge, Blackwell, 1999, p.19, 110, et 111) ou à 'notre théorie' (*CL*, p. 21) –, au point que le *Tractatus* ne s'éclaire souvent qu'en réaction, positive ou négative, aux idées de Russell ».

Quant à la question des points décisifs sur lesquels Kant et Wittgenstein semblent être plus ou moins opposés, pour mieux la creuser, je vais me contenter de renvoyer le lecteur aux analyses pertinentes d'Angèle Kremer-Marietti dans son livre *Philosophie des sciences et de la nature*, PUF, Paris, 1999, p. 262-267, où elle met au clair leur opposition sur la question de la possibilité d'énoncer des propositions ontologiques universelles et nécessaires, et sur ce point Wittgenstein et le néo-positiviste que Mme Ouelbani cite se ressemblent comme chien et loup.